

HOMELAND

LA TRAQUE

Du même auteur

Scorpion Deception
Scorpion Winter
Scorpion Betrayal
War of the Raven
Dragonfire
Scorpion
Hour of The Assassins

ANDREW KAPLAN

HOMELAND
LA TRAQUE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Saint-Upéry

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Homeland : Carrie's run*

Éditeur Original : HarperCollins publishers, New York, États-Unis

Artwork/Photographs © 2013 Showtime Networks, Inc., a CBS Company.
All rights reserved.

Homeland™ & © 2013 Twentieth Century Fox Film Corporation.
All Rights Reserved.

Published by arrangement with William Morrow paperbacks,
an imprint of HARPERCOLLINS PUBLISHERS.
ISBN original : 978-0-06-228172-2.

ISBN 978-2-02-114100-9

© Éditions du Seuil, novembre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À mon fils, Justin, qui rend la vie meilleure,
et
aux hommes et aux femmes
des services secrets américains qui, dans l'ombre,
cherchent la denrée la plus rare : la vérité.

– *Campus de Princeton, 5 heures du mat' en plein hiver, tout le monde dort, tu vois l'ambiance ? Eh bien moi, j'étais déjà en jogging à la porte du dortoir 1915. Parce que le glamour, ça n'a jamais été mon truc. J'étais plutôt une espèce de nerd, la fille qui ne flirtait pas avec les garçons mais qui était promise à un bel avenir. Je commençais à courir sans toucher au chrono. Silence total, pas un chat, un froid tellement glacial que ça faisait mal de respirer. Je courais jusqu'à Nassau Street, la rue commerçante de Princeton. Les boutiques étaient encore fermées et les lampadaires se reflétaient sur la chaussée glacée. Et puis demi-tour vers le campus par Washington Road, la fac de sciences politiques, le bâtiment Frist, et je terminais sur la piste du stade. Je faisais une pause, le froid condensait mon souffle en petits nuages, le ciel virait au gris, puis j'enclenchais le chrono et j'avalais les 1 500 mètres comme si ma vie en dépendait. J'essayais de ne pas forcer le rythme, mais je te jure, Saul, que des fois, même si ça me tuait dans les derniers deux cents mètres, j'avais l'impression que j'aurais pu continuer à courir sans m'arrêter.*

– *Mais c'est quoi, ce que tu cherches, Carrie ? Franchement, qu'est-ce que tu veux ?*

– *Je sais pas. Être une fois encore la fille qui courait sur*

HOMELAND

cette piste, éprouver son innocence. Ce type cache quelque chose, Saul, j'en mettrais ma main à couper.

– Tout le monde a quelque chose à cacher. C'est humain.

– Non, mais quelque chose de grave, un truc vraiment très dangereux. On ne peut pas laisser passer ça encore une fois.

– Attends un peu, le problème, c'est pas seulement que tu risques ta vie, et nos carrières à tous les deux par-dessus le marché. C'est une question de sécurité nationale. L'Agence est en jeu. Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

– Tu sais, je viens juste de me rendre compte d'un truc. Je crois que je ne serai plus jamais cette fille.

– Mais peut-être que tu ne l'as jamais été.

2006
AVANT BRODY

CHAPITRE 1

Quartier d'Achrafieh, Beyrouth, Liban

Rossignol était en retard.

Carrie Mathison était assise dans l'obscurité de la salle de cinéma. Deuxième fauteuil, à quatre rangées de l'entrée. Elle se posait sérieusement la question de suspendre toute l'opération. Théoriquement, ce n'était qu'un premier contact. « Juste un échange de signaux en haute mer. » C'est comme ça que Saul Berenson, son chef et mentor, lui avait décrit la chose pendant son séjour à la Ferme, le centre d'entraînement de la CIA en Virginie. Le temps de photographier mentalement ce type, Taha al-Douni, nom de code Rossignol, de le laisser l'identifier rapidement pour la prochaine fois, de chuchoter l'heure et le lieu du prochain rendez-vous, et puis ciao. Rien que de très classique.

D'après le règlement, en cas de retard du contact, il fallait attendre quinze à vingt minutes avant de suspendre l'opération. On ne prenait un autre rendez-vous que si le contact offrait une justification béton pour son absence. Pas question d'accepter une excuse ordinaire, genre la conception moyen-orientale de la ponctualité, où les retards allaient d'une demi-heure à une demi-journée. Ni l'embouteillage traditionnel du vendredi soir sur l'avenue Fouad-Chéhab, à cause du cinq à sept des hommes d'affaires beyrouthins qui

donnent rendez-vous à leurs maîtresses dans les garçonnères discrètes de Hamra.

Sauf que Carrie tenait absolument à rencontrer al-Douni. Son informatrice était Dima, une beauté maronite liée à l'Alliance du 14-Mars – la coalition des forces chrétiennes et sunnites autour de Saad Hariri. Elle faisait la fête tous les soirs sur la terrasse du restaurant Le Gray, au centre-ville. D'après elle, il y avait deux trucs chez al-Douni qui ne pouvaient pas manquer de susciter la convoitise de la CIA : premièrement, il était officier de la sanguinaire Direction générale de la Sûreté, Idarat al-Amn al-Amm, le principal service de renseignements syrien, donc une voie d'accès au cœur même du régime de Bachar al-Assad ; deuxièmement, il avait besoin d'argent. Sa voluptueuse maîtresse égyptienne avait des goûts de luxe et lui coûtait les yeux de la tête, toujours d'après Dima.

Carrie consulta de nouveau sa montre. Vingt-neuf minutes de retard. Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre ? La salle était aux trois quarts pleine et depuis le début du film personne n'était entré. Harry Potter, Ron et Hermione bavardaient dans un café lorsque deux hommes en bleu de travail apparurent sur l'écran. Là aussi ça sentait le grabuge, pensa Carrie.

Ses nerfs étaient tendus comme des arcs, mais ça ne voulait pas nécessairement dire grand-chose. Elle se méfiait de ses propres sentiments, et elle se disait souvent que son système nerveux avait le même constructeur incompétent que celui du réseau électrique déficient de Washington. Bipolaire, c'est comme ça que les médecins la décrivaient. Les épisodes hypomaniaques alternent avec les phases de dépression, lui avait jadis expliqué un psychiatre recommandé par le dispensaire de Princeton. Sa sœur Maggie était nettement plus directe : « Tu passes de : "Je suis la plus intelligente, la plus belle et

la plus géniale de l'univers" à : "Je veux me suicider." » Cela dit, elle avait quand même un très mauvais pressentiment.

Je ne peux pas attendre plus longtemps, pensa-t-elle. Dans le café d'Harry Potter, la bataille faisait rage et les combattants agitaient leurs baguettes magiques comme des rayons laser. Au milieu du vacarme et des effets spéciaux, c'était le moment parfait pour s'éclipser, personne ne ferait attention à elle. Elle se leva et se dirigea vers le hall d'entrée.

Une fois dans la rue, elle se sentit exposée, trop voyante. C'est presque toujours le cas des Occidentales au Moyen-Orient. Pas moyen de passer inaperçue, à moins de porter l'attirail islamique intégral, *abaya* et voile, en espérant que personne ne s'approchera de trop près pour vous inspecter. Mais avec sa taille élancée, ses longs cheveux blonds et sa bonne mine de parfaite Américaine, Carrie risquait de ne tromper personne, sauf à bonne distance. Et de toute façon, ça ne marcherait pas dans les quartiers nord de Beyrouth, où la tenue de rigueur était autant le hijab que le jean moulant dernier cri, et parfois les deux en même temps.

La nuit était tombée pendant la séance de cinéma. La circulation était intense et l'avenue Michel-Bustros baignait dans le jeu d'ombres et de lumières des phares de voitures et des fenêtres illuminées des grands immeubles de bureaux. Carrie scruta les environs en quête de badauds suspects. Les rendez-vous manqués avec des contacts étaient toujours potentiellement dangereux. Soudain, son cœur se glaça.

Rossignol était assis à la table d'un café, sur le trottoir d'en face, et la regardait fixement. Catastrophe. Il n'avait pas compris les instructions transmises par Dima, la veille, chez Le Gray ? Il était complètement cinglé ? Pire encore, il fit signe à Carrie d'un geste qui signifie : « Dégage » aux États-Unis mais indique l'inverse au Moyen-Orient : « Viens ici. » En une fraction de seconde, toutes les pièces du puzzle

se mirent en place. C'était une embuscade. Al-Douni, un homme de la DGS, un professionnel aguerri du renseignement, n'aurait jamais commis une erreur aussi grossière.

Qu'ils soient de la DGS syrienne ou du Hezbollah, ces types ne se gênaient pas pour assassiner un agent américain, ni pour le prendre en otage. Et une belle espionne blonde de la CIA, c'était le gros lot. Elle se voyait déjà enfermée dans un placard pendant des années, torturée, violée, tandis que ses ravisseurs se pavanaient devant les caméras pour dénoncer l'interventionnisme américain au Moyen-Orient. Car non seulement leur otage serait une espionne, mais pour beaucoup d'hommes de la région, les Occidentales étaient toutes des salopes. Rossignol réitéra son geste et, au même moment, elle aperçut deux Arabes qui sortaient d'une camionnette de son côté de la rue. Ils se dirigeaient vers elle.

Ils voulaient l'enlever. Elle n'avait pas une seconde à perdre. Si elle ne prenait pas la bonne décision, elle finirait captive. Elle retourna dans le cinéma.

– J'ai oublié quelque chose, marmonna-t-elle en arabe en montrant son ticket au guichetier.

Une fois dans la salle, elle dut plisser les yeux pour les réhabituer à l'obscurité. Sur l'écran, Hermione était en train d'effacer la mémoire de l'un des assaillants du café. Carrie emprunta la sortie de secours latérale et se retrouva dans une ruelle. Ils allaient certainement la poursuivre jusque dans le cinéma. Elle retourna vers l'avenue Michel-Bustros. Du coin de l'immeuble, elle inspecta discrètement le terrain. Rossignol avait quitté le café. Les deux hommes devaient être dans le cinéma.

Au premier carrefour, elle accéléra et emprunta une rue étroite et moins fréquentée. Combien étaient-ils ? Elle maudissait ses talons aiguilles, accessoire obligé de son incognito : en dehors des porteuses d'*abaya*, aucune Beyrouthine qui se

respecte n'oserait jamais se montrer en public en chaussures plates. S'ils sont vraiment sérieux, ils sont plus de deux, pensa-t-elle tout en se déchaussant.

La rue bordée d'arbres était obscure. Les passants étaient peu nombreux, même si elle se doutait qu'une foule n'aurait pas dissuadé ses assaillants. Les deux hommes de la camionnette apparurent au coin de la rue. L'un d'eux sortit quelque chose de sa veste, apparemment un pistolet doté d'un silencieux. Carrie se mit à courir. Ils sous-estimaient son passé de joggeuse ; elle n'aurait aucun mal à les distancer.

Soudain, elle entendit un bruit sourd et ressentit une douleur à la jambe. Une marque blanche sur le trottoir trahissait un impact de balle. Ils lui tiraient dessus. Elle se mit à slalomer et porta la main à sa jambe. Son jean était déchiré et taché de sang. Sans doute un morceau de trottoir qui avait ricoché, pensa-t-elle, courant éperdument, pieds nus sur le bitume. Au carrefour suivant, elle s'engagea dans une rue vide. Trouver quelque chose, vite. À gauche, une grande villa derrière une grille en fer forgé ; en face, une église orthodoxe au dôme illuminé, d'un blanc étincelant dans l'obscurité.

Elle se précipita vers la porte latérale de l'église et tira frénétiquement sur la poignée. Fermée à clé. Son cœur battait à tout rompre : les deux hommes la talonnaient. Ils avaient des pistolets à silencieux. Les freins d'une Mercedes crissèrent violemment au carrefour quelques mètres plus loin. Quatre hommes en sortirent d'un seul élan. Meeerde ! Elle se rua vers la porte principale de l'église, l'ouvrit d'un coup sec et poursuivit sa course dans la nef.

Il y avait peut-être une douzaine de fidèles, pour la plupart des femmes vêtues de noir qui arpenaient l'église, allumaient des cierges ou embrassaient des icônes. D'autres restaient immobiles face à l'autel avec ses arches et ses icônes dorées.

Un jeune prêtre barbu en soutane noire vint à sa rencontre dans l'allée centrale.

– Le Christ est parmi nous, dit-il en arabe.

– Certainement, mon père. J'ai besoin d'aide. Est-ce qu'il y a une autre sortie ? lui répondit Carrie en arabe.

D'un coup d'œil en biais, il lui signala la bonne direction. Elle se précipita vers le côté de l'église, tandis que la porte principale s'ouvrait brusquement, laissant passer les quatre hommes de la Mercedes. Deux d'entre eux brandissaient des fusils automatiques. Une femme cria et les fidèles commencèrent à courir dans tous les sens. Mais le prêtre marcha droit vers les tueurs.

– *Bess !* s'écria-t-il. Ça suffit ! Vous êtes dans la demeure du Seigneur !

Un des hommes le bouscula sans ménagement en se précipitant vers l'alcôve où Carrie avait disparu. Un rideau y masquait une porte.

Carrie se rua dehors. Elle avait le choix entre une petite allée piétonnière qui menait à une avenue et un parking bordé d'une haie. Elle choisit le parking. Le bruit sourd d'une balle lui fit faire une embardée et une brèche dans la haie lui offrit une échappée vers l'avenue Charles-Malek, une artère majeure et très fréquentée. Elle poursuivit sa course au milieu de la chaussée, esquivant les voitures qui klaxonnaient furieusement. Le feu passa au vert et le flot de véhicules se déplaça autour d'elle. Sur le trottoir de la rue perpendiculaire, trois des sbires de la Mercedes la cherchaient. Ils allaient la repérer dans quelques secondes.

Elle était en plein milieu de la circulation. Elle sentit une main baladeuse lui tripoter le cul depuis la fenêtre d'une voiture circulant en sens inverse. Pas le temps de s'offusquer et de chercher le coupable, il fallait absolument sortir de la ligne de mire de ses assaillants. Vite.

Un taxi collectif s'approcha. Il restait un siège disponible à l'arrière. Elle fit un signe au chauffeur et cria : « *Hamra !* » Il allait vers l'ouest, c'était la bonne direction. La CIA possédait une planque dans le quartier mitoyen de Ras Beyrouth. Il fallait y parvenir sans se faire repérer, et rapidement ! Le taxi pila, déclenchant une fanfare de klaxons derrière lui. Carrie sauta sur le siège arrière.

Elle salua les autres passagers d'un discret : « *Salam 'alaykoum* », enfila ses chaussures et tira un hijab noir de sa poche : changement de look. Tandis qu'elle jetait un pan du foulard par-dessus son épaule, elle scruta les alentours. Un de ses poursuivants désignait le taxi en expliquant quelque chose à ses complices. Elle se tassa sur son siège pour être mieux dissimulée par les deux autres passagers de la banquette arrière : une femme âgée vêtue de gris, qui la fixait avec un intérêt soutenu, et un jeune homme en survêtement, sans doute un étudiant. Le siège à côté du chauffeur était occupé par une jeune fille totalement absorbée dans une conversation sur son portable.

L'étudiant et la femme lui rendirent son salut : « *Wa 'alaykoum salam.* »

– Où ça, à Hamra ? l'interrogea le chauffeur tout en accélérant pour gagner quelques mètres en se faufilant dans un espace entre deux voitures.

– La Banque centrale, répondit-elle sans révéler l'adresse exacte de la planque.

Elle était peut-être encore suivie, et c'était suffisamment proche de sa véritable destination. Elle tendit deux billets de mille livres libanaises au chauffeur, sortit un poudrier de son sac et orienta le miroir de façon à pouvoir observer la circulation. Rien de suspect. Si la camionnette ou la Mercedes la suivaient, elles étaient trop loin pour qu'on les voie. Mais ils étaient toujours à ses trousses, elle en était convaincue.

Elle mettait les occupants du taxi en danger, il fallait qu'elle descende au plus vite. Elle rangea le poudrier et écarta une mèche de cheveux qui la gênait.

– Ce n'est vraiment pas prudent, lui dit la femme. Rester au milieu de la circulation, comme ça.

– Je fais plein de choses imprudentes.

Consciente que la curiosité de sa voisine était un peu trop intense, elle ajouta : « Mon mari me le dit tout le temps » en exhibant l'alliance qu'elle portait systématiquement lors de ses rendez-vous avec des contacts. Elle n'était pas mariée, mais cette précaution lui permettait d'éviter ce que son assistant, Virgil, avait baptisé un « plan Everest » : coucher avec quelqu'un sans en avoir vraiment envie, comme une montagne qu'on escalade juste parce qu'elle est là.

Le taxi remontait maintenant l'avenue du Général-Fouad-Chéhab, principal axe est-ouest du centre de Beyrouth, et la circulation était un peu plus fluide. Si ses assaillants devaient attaquer le véhicule, ce serait maintenant ou jamais. L'adolescente du siège avant continuait à parler dans son portable : « Je sais, *ya amar*. Ciao. » Elle raccrocha et commença aussitôt à envoyer des textos.

Arrivé à la hauteur d'un grand bâtiment rectangulaire, la tour Murr, le chauffeur emprunta la rue Fakhreddine. Toutes les constructions étaient neuves dans ce secteur, le bâti ancien avait été entièrement détruit pendant la guerre civile. Un peu plus loin, des grues géantes se dressaient au-dessus de nouveaux chantiers. Le taxi tourna à gauche et, au bout de quelques centaines de mètres, il ralentit pour laisser descendre un passager.

Carrie jeta un coup d'œil à travers la lunette arrière. Ils étaient là. Quatre voitures seulement séparaient le taxi de la Mercedes, qui cherchait à se rapprocher. Si elle se risquait à quitter le véhicule, elle ne ferait pas dix mètres avant d'être

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2013, N° 114097 (00000)
Imprimé en France

